l'embobiné

L'ASSOCIATION CINÉPHILE
MÂCONNAISE VOUS PROPOSE
AU CINÉMA PATHÉ MÂCON

Miséricorde

de Alain Guiraudie (France -16/10/2024)
avec Catherine Frot, Félix Kysyl, Jacques Develay, Jean Baptiste Durand....
V.F. – 1h42

WEEK-END 40 ANS
L'EMBOBINE
AVANT- PREMIERE
Dimanche 15/09/2024 14h

RÉINCARNÉS de Hugo Brunswick, Camille Charbeau (Fiction – 02'21) - France – 2023 Un hommage vibrant à Titanic, dans un océan de secrets...un bijou parodique.

Miséricorde , le silence et le désir par Alain Guiraudie (Festival de Cannes- Manon Durand- 20/05/2024)

Le cinéma d'Alain Guiraudie se distingue par son ancrage rural et populaire qui lui permet de nous emmener à la rencontre de personnages et de lieux de manière très sensorielle, en abordant notamment les thèmes du désir homosexuel ou de la représentation de la classe ouvrière. *Miséricorde* s'inscrit dans cette veine et invite dans son intrigue policière le double poids du silence et du désir.

Catherine Frot fait sa toute première apparition dans l'univers du cinéaste (...). Au générique de ce dernier long métrage, on retrouve également Félix Kysyl et Jean-Baptiste Durand, réalisateur de *Chien de la casse*, et pour la première fois devant la caméra. Festival de Cannes, (Manon Durand 20/05/2024)

Curée de campagne (Cahiers du Cinéma – Charlotte Garson - 20/05/2024)

S'il y en a un qui n'a rien tourné pour aguicher Cannes, c'est bien Alain Guiraudie : là où dans un film sur deux qui brigue la compétition on croise glamour trash et œillades pour *insiders* tendant un miroir à la Croisette, *Miséricorde***,** issu comme *Viens je t'emmène* d'un segment de son roman *Rabalaïre***,** sent la forêt en automne. Et la mort est partout dans ce film qui s'ouvre et se ferme dans un cimetière. De retour dans son bled gardois, Jérémie (Félix Kysyl) se rend directement dans une boulangerie fermée pour cause de décès. Mais malgré la demande de Martine (Catherine Frot), la femme du boulanger qui vient de mourir, il n'est pas venu reprendre le commerce ; plutôt farfouiller autour du mort, frôler ce qu'il reste de lui, sous le regard presque amoureux de Martine et beaucoup moins bienveillant de son fils, Vincent, qu'il a connu plus jeune. Guiraudie filme cette visite comme une présence physique, un frottement aux lieux et aux êtres par un gars du village désormais toulousain qui vient modifier l'espace-temps de l'entourage du mort, jouer discrètement avec ses nerfs. Même Walter, vieil ami ventru, finit par sortir le fusil ; mais jamais Guiraudie ne pousse les curseurs « ouestern » ou thriller; il évite aussi tout chabrolisme narquois sur les haines rances des familles. La beauté singulière de *Miséricorde* tient à sa franche plongée dans la nuit, où déjà *L'Inconnu du lac* fourrageait sur les bords boisés d'un lieu de rencontre gay. Ici, la mise en scène fait la part belle à l'obscurité du sous-bois où l'humus fournit cèpes et morilles, et à celle de la chambre de Jérémie où tout le monde entre comme dans un moulin pendant son sommeil.

Si l'action se passe principalement de nuit, Guiraudie s'y aventure moins pour y explorer le romanesque ou les secrets honteux que pour voir ce qui y pousse comme des champignons. Les excroissances nocturnes sont autant de poussées de désir, qui mènent à la bagarre ou à la déclaration d'amour, avec leur lot de ridicule, leur honte bue, le sentiment qu'après tout, s'exposer au refus ou au rire est peut-être ce qu'il nous reste de liberté. « *C'est la force du désir, j'imagine* », dira un policier impavide, comme si les forces de l'ordre s'inclinaient de manière routinière devant la pulsion.

Au seuil de cette nuit et à la sortie du village, il y a le curé de Saint-Martial, qui se lève très tôt pour aller officier dans les patelins alentour, et intercepte Jérémie à tout bout de champ. Dernière institution à se faufiler dans les nuits du jeune homme, le « père » non-dupe fait débarquer Bernanos dans le paysage guiraudien. Drôle d'endroit pour une rencontre ? Et pourtant Guiraudie revient, avec plus de sécheresse et de violence, à l'entame de son premier long métrage, *Pas de repos pour les braves* : le moteur du récit, on s'en souvient, était l'angoisse d'un jeune homme que son prochain sommeil serait le dernier avant sa mort. Ici aussi, il faut circuler (au sens policier, et au sens où le désir se répand) pour se tenir éveillé.

Extrait dossier de presse

Peut-être, pour commencer, parlons du titre. Ce mot "Miséricorde" pour vous, il signifie quoi ? Est il à l'origine de ce nouveau film ?

Le titre s'est imposé pendant l'écriture de ce scénario. Pour moi la Miséricorde plus que la question du pardon, c'est l'idée de l'empathie, de la compréhension de l'autre au-delà même de toute morale. C'est l'élan vers l'autre. C'est un mot désuet qu'on n'emploie plus beaucoup, et ça correspond très bien au film, à son côté intemporel, et surtout à l'un des grands personnages du film : le curé. (...)

Là où d'ordinaire vous filmez plutôt l'été ou le printemps, Miséricorde est vraiment un film d'automne. Pourquoi ?

C'est un film crépusculaire. Il commence par un enterrement et se termine dans un cimetière de nuit. Un homme revient sur le lieu de son adolescence, de sa prime jeunesse et s'y retrouve peu à peu emprisonné. L'automne sied bien aux thèmes du film. L'automne est mélancolique. Il offre de belles lumières, de belles couleurs. Et il amène aussi son lot d'intempéries, le brouillard, le vent. Ça, ça m'intéressait beaucoup dans le mois de novembre. Mais l'automne haut en couleur (les feuilles rouges, jaunes) dure peu de temps, trois semaines, un mois. Ici, c'était risqué et fragile (au tournage, on espérait que les feuilles restent accrochées aux arbres), on passe en quelques jours de l'été à l'hiver.

Comment avez-vous choisi votre acteur principal, Félix Kysyl ?

C'est Stéphane Batut qui me l'avait présenté il y a une dizaine d'années, lors d'un casting pour un film que je n'ai pas tourné. C'était déjà un comédien très intéressant. J'avais gardé son nom dans un coin de ma tête. J'aime sa façon à la fois instinctive et travaillée de jouer les scènes. Il a quelque chose de très contemporain, c'est un jeune homme d'aujourd'hui et en même temps dans ses attitudes, dans sa façon d'être, un truc un peu intemporel qui me rappelle le cinéma d'avant. Il a un côté classique en fait. Je ne saurais pas vraiment l'expliquer. Quelque chose dans le regard. Il me fait penser à des acteurs de l'âge d'or hollywoodien. Et surtout il est très complexe, je crois que c'est ce qui m'avait déjà impressionné chez lui à l'époque. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession et il peut avoir des regards de tueur. Il peut être à la fois ange et démon.

Et Jean-Baptiste Durand – que l'on connaît aujourd'hui comme réalisateur ?

J'ai rencontré Jean-Baptiste comme un jeune acteur de Montpellier, je ne savais pas qu'il était réalisateur, je n'avais pas vu *Chien de la casse* (qui n'était pas encore sorti). Lui, c'est un personnage, une figure forte. C'est pas le genre de comédien qu'on voit souvent dans les castings. Immédiatement, j'ai su qu'il avait sa place dans le film, pour sa façon d'être mais aussi pour la simplicité de son jeu. Il a d'ailleurs su assez tardivement qu'il interprèterait Vincent. Avec Félix, ils fonctionnent bien à la fois comme les meilleurs amis du monde et comme des ennemis jurés.

Prochaines séances

L'Homme aux Mille Visages – Jeu 19/9 à 18h30, Dim 22/9 à 11h, Lun 23 à 14h
Love Lies Bleeding – Jeu 19/9 à 21h, Ven 20 à 18h30, Dim 22/9 à 19h, Mar 24 à 20h
En Plein Feu (Festival Pompiers) – Lun 23/9 à 19h